

Héroïsme

NOUVELLE CANADIENNE

À lune s'élevait dans le ciel d'un bleu sombre, ses rayons argentés glissaient furtivement dans le bois de pins avoisinant le manoir de Vaillancourt. Les étoiles scintillaient radieuses et un souffle doux comme un frôlement d'ailes agitait les feuilles des arbres.

C'était l'heure des rêveries, des confidences et du repos. Néanmoins, une certaine agitation régnait dans la cour seigneuriale, où, à la lueur d'un feu de branches, on voyait des soldats occupés à fourbir leurs armes. De temps en temps arrivaient des groupes de paysans, les uns armés de faux, les autres, de lourds fusils. La conversation devint des plus animées ; le combat qui devait se livrer le lendemain à Carillon, en fit tous les frais. Au bout de quelques instants, l'une des portes de la vaste maison s'ouvrit et un jeune homme à l'allure militaire parut. Il s'approcha de divers groupes, souhaitant la bienvenue à chacun de la manière la plus cordiale, puis, élevant la voix, il leur dit :

— Vous voilà tous arrivés, mes braves. Je crois que vous feriez bien de vous reposer immédiatement, la journée de demain sera rude et il vous faudra être sur pieds aux premiers rayons du jour.

Les soldats suivirent le conseil de leur capitaine, ils s'enveloppèrent dans leur couverture, on n'entendit plus qu'un léger murmure et bientôt le silence devint général. Seules, deux sentinelles surveillaient les abords de manoir.

S'étant assuré que tout était à l'ordre, Gaston de Vaillancourt se rendit dans la salle à manger du château où, à la clarté blafarde de la lune, on voyait dans une des fenêtres une ombre noire qui paraissait immobile.

— Blanche, ma chérie, tu me sembles bien triste, dit le capitaine en s'approchant.

La jeune fille, car c'en était une, tressaillit ; elle se retourna, et, à la lueur du flambeau allumé par son frère, on put voir qu'elle n'avait guère plus de seize ans. Une immense tristesse était empreinte sur sa jolie figure couverte de larmes.

— Comment tu pleures, petite sœur, je te croyais plus courageuse !

— Oh ! Gaston, je t'en prie, ne t'expose pas demain ; toi seul me restes de ceux que j'aimais. Si tu me manquais, que deviendrais-je ?

Une larme roula sur la joue bronzée du soldat ; il attira sa sœur dans ses bras et déposa un long baiser sur ce jeune front où la douleur imprimait déjà son sceau.

— Pourquoi pleurer, pauvre petite, je serai sous la garde de Dieu... mais... il hésita, au cas où je succomberais, rends-toi chez notre cousine, la baronne de Léry, tu seras en sûreté auprès d'elle.

— Non, dit Blanche résolument, ce n'est pas chez notre cousine de Léry que je vais aller, mais bien avec toi là-bas à Carillon... et, si tu succombes, je mourrai à tes côtés...

— Que dis-tu, ... venir à Carillon...

— Oui, j'irai... tu verras que je n'aurai pas peur, je combattrai bravement... une Vaillancourt ne recule jamais.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux du grand frère en regardant sa sœur. C'est qu'il était presque son père à cette enfant qui avait perdu le sien n'étant encore âgée que de six ans. La mère était morte cinq ans auparavant. Robert, le frère aîné avait perdu la vie à la bataille de la Monongahéla ; sa mort fut celle d'un héros, laissa Gaston le seul protecteur de Blanche qui lui voua dès lors un amour tenant de la vénération.

Le jeune homme essaya encore de détourner sa sœur d'un pareil projet ; voyant qu'il ne pouvait vaincre sa résolution, il la força d'aller prendre quelque repos. Quant à lui, il prolongea sa veille jusqu'au matin.

Les premières lueurs de l'aube blanchissait à peine la cime des arbres que la compagnie commandée par Gaston de Vaillancourt était prête à partir.

* *

— Blanche, ne viens pas, je t'en prie.

— Frère, c'est inutile, je pars avec toi.

— Blanche, mon amour, laisse-toi conduire par la vieille Gertrude chez notre cousin de Léry.

— Gaston, les soldats attendent, viens !

Ce dialogue avait lieu depuis quelques minutes avant le départ entre Blanche et Vaillancourt et son frère. Pour y mettre fin, la jeune fille ouvrit la lourde porte qui donnait accès dans la cour et s'avança dans son costume d'amazone, vers les soldats qui s'inclinèrent respectueusement.

— Mes bons amis, leur dit-elle, je pars avec vous. N'est-ce pas que vous voulez bien m'accepter comme second capitaine ?

Tous agitèrent leur fusil et s'écrièrent :

— Vive notre gentil capitaine, Mlle de Vaillancourt.

Blanche monta son cheval favori et la troupe se mit en marche pour le fort Carillon, à quelques lieues de là.

* *

Le feu durait depuis quatre heures. Abercromby, repoussé cinq fois, fit retirer ses colonnes dans le bois afin de leur faire reprendre haleine. Au bout d'une heure, elles reparurent et commencèrent une attaque générale sur tous les points de la ligne française. De part et d'autre, la lutte fut acharnée.

Au poste le plus périlleux, les Anglais remarquèrent avec surprise une jeune fille, presque une enfant, qui s'exposait comme le dernier des soldats. C'était Blanche de Vaillancourt ; ses longues boucles brunes flottaient sur ses épaules, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Depuis le commencement de la bataille, elle était restée près de Gaston sans vouloir se reposer.

Les Anglais plièrent peu à peu. Tout à coup, Blanche vit un grenadier écossais viser son frère, elle n'eût que le temps de se pencher en avant et reçut en pleine poitrine la balle qui lui était destinée.

— Jésus, Gaston ! et elle s'affaissa mourante dans les bras du capitaine. Celui-ci, frappé au même moment d'un coup de feu tiré au hasard, tomba, entraînant sa sœur avec lui. Il posa ses lèvres sur celles de Blanche et le dernier soupir du frère et de la sœur s'exhala dans un suprême baiser.

Les Anglais, définitivement repoussés, se retirèrent en désordre ; trois mille hommes en avaient battu quinze mille.

Les troupes françaises étaient épuisées de fatigue, mais ivres de joie. Montcalm, accompagné du chevalier de Lévis et de son état-major, en parcourut les rangs pour les remercier au nom du roi.

Sur son parcours, il rencontra les tenanciers de Vaillancourt portant sur un brancard le corps de leur jeune maître tenant sa sœur dans ses bras.

À cette vue, un voile de tristesse couvrit la figure du général, il souleva son chapeau et s'écria :

O France ! vois comme tu es aimée de tes enfants !

RACHEL LETENDRE.

Note de la Rédaction. L'auteur de cette patriotique et touchante nouvelle n'est plus, et sur le marbre funéraire recouvrant sa frêle dépouille nous avons lu ces mots : *Rachel morte à vingt ans...*